

Une heure de grâce, un bonheur

Pierre Vadeboncoeur

Number 127, June–July 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (2006). Une heure de grâce, un bonheur. *24 images*, (127), 45–45.

Une heure de grâce, un bonheur

Pierre Vadeboncœur, qui nous avait fait l'honneur d'une rencontre avec Bernard Émond (n° 123), nous propose aujourd'hui ce court texte que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs.

Un homme à l'île de Sark, documentaire d'Isabelle Raynauld, a été présenté aux récents Rendez-vous du cinéma québécois le 25 février dernier.

Un documentaire? Le document, ici, pourtant fidèle au genre, sert de canevas pour un ouvrage qui tout de suite tourne autrement : un poème.

Un documentaire? Une œuvre de beauté plutôt.

Exceptionnel.

La métamorphose s'opère très vite. On ne s'attend pas à cette surprise.

Après la projection, tout de suite j'ai eu le désir d'écrire quelque chose à ce propos.

De quoi est-il question dans ce film, qu'est-ce qu'on voit? La toute petite île de Sark, qui fait partie des Anglo-Normandes, charmante et pittoresque, aux rochers escarpés, habitée par une société anachronique, survivance féodale, quarante terres agricoles, nombre fixe, transmises de père en fils, un village, un temple protestant, une école, de vieilles maisons de pierre, six cents habitants, collectivité jadis française (on y parle encore un peu français), île dépendant directement de la couronne britannique mais non du Parlement et ayant ses propres lois.

Cette œuvre est une création dans le pur sens du mot.

À Sark, la cinéaste est allée rencontrer M. Cedric May, ex-professeur de littérature québécoise à l'université de Birmingham, ami du Québec, pasteur protestant qui a passé trois ans récemment dans cette île à y exercer son ministère comme jadis son grand-père au même endroit.

Dans cette production, la fonction documentaire n'est pas tout, loin de là. C'est parce que cet ouvrage tourne si différemment que le résultat en est si singulier.

L'art de la cinéaste, du monteur et des autres artisans a réuni les éléments qui s'offraient, les ordonnant, les organisant, les concentrant, leur assurant tout le relief possible. Cette action intelligente, sensible, évidente dans cette œuvre la signe pour ainsi dire, la règle et au fait la constitue. Cette contrainte est admirablement conduite.

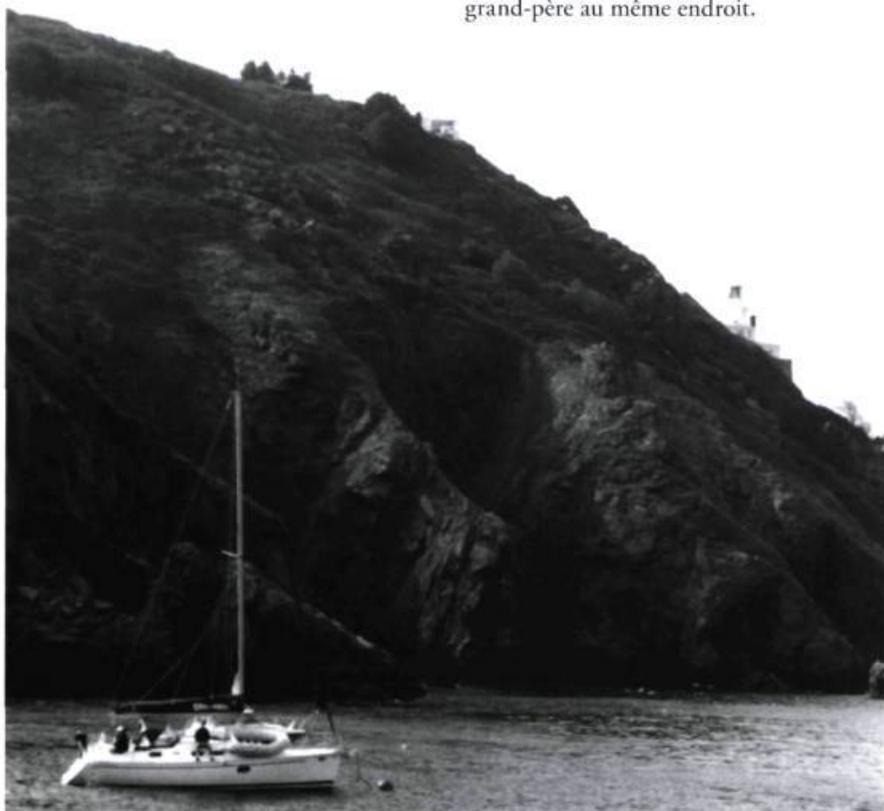
Le film ne fait pas que montrer; il parle, il dit. Cedric May s'y exprime et c'est une pensée, la pensée d'une vie qui se déploie ainsi en un petit nombre de phrases captées à différents intervalles. Les habitants de l'île, on ne peut plus authentiques aussi, attachants, s'expriment à leur tour. L'art, vous dis-je. Le paysage, la mer, les récifs, les rochers, les oiseaux, les paroles; et le discours, si humain, de M. May, sorte de poète, est donné par bribes pleines de sens. De tout cela résulte un enchantement.

Rien de trop dans cet ouvrage. Nulle image ne l'est, ni le temps subtilement mesuré que chaque séquence occupe. Aucune n'est ambitieuse et pourtant chacune ressort et atteint son but.

Le lieu? Du passé conservé jusque dans le présent qui le continue et le relaie, pensée et coutumes. L'art ici rassemble le temps par ce qui n'appartient pas au temps mais à l'esprit.

Il faut voir cela sur grand écran. En aura-t-on de nouveau l'occasion? Verra-t-on cette œuvre prendre sa place? Pourra-t-on seulement la revoir? Peut-être que oui si ce film, par chance, allait être éventuellement reçu comme un « classique », fortuit si j'ose dire, ou comme un ouvrage destiné à rester. Il n'en serait pas indigne.

Pierre Vadeboncœur



Un homme à l'île de Sark d'Isabelle Raynauld.